

0397--488 X

CAHIERS
DES
AMIS DE Panait Istrati

12

novembre 1978



LES AMIS DE PANAIT ISTRATI
42, rue du Dr Senty
26000 Valence Tél. 41 29 92

PANAIT ISTRATI

8 Francs

SOMMAIRE N° 12 - Novembre 1978



	Pages
	3 Le Colloque Panaït Istrati de Nice
	4 Hommage de <u>Jean Le Sellin</u> à Istrati
	5 A notre ami disparu : <u>Jean Guéhenno</u>
<u>Inédit</u>	6 <u>Panaït Istrati</u> . Deux lettres à Bilibi
	10 Les livres de nos amis : <u>J.M. Domenach</u>
	12 Ceux qui nous aiment - Librairie
	13 <u>Jean Hornière</u> - Sur la route
<u>Inédit</u>	15 <u>Joseph Jolinon</u> - Deux Lettres à Istrati
	16 <u>Panaït Istrati</u> - Adhérer ou ne pas adhérer
	20 Les livres de nos amis : <u>Henri Desroches</u>
	21 <u>Panaït Istrati</u> - Réponse à l'enquête sur l'Europe
<u>Inédit</u>	23 <u>Panaït Istrati</u> - Trois lettres au Dr. Gillard
	25 <u>Jean-Marie Domenach</u> - Guéhenno Socrate du XXème siècle
<u>Inédit</u>	26 <u>A.M. de Jong</u> - P. Istrati, l'Homme et l'Œuvre
	29 <u>S. Frontès</u> - Réflexions sur «Les Chardons du Baragan»



IN MEMORIAN

Jean Stanesco
Mikhai Gafitza
Lucian Enesco
Liliane Ernout
Georges Friedmann
Jean Guéhenno



COLLOQUE INTERNATIONAL

PANAÏT ISTRATI

13 et 14 NOVEMBRE 1978

Tous les «Amis de Panaït Istrati», tous nos abonnés sont invités à assister et participer aux débats du premier Colloque Panaït Istrati à la Faculté de Lettres de Nice, dans une des salles de la Bibliothèque (98, Boulevard Edouard Herriot – ex Boulevard Carbone).

Ce Colloque, initiative de notre association, a reçu l'appui des services culturels de l'Ambassade de Roumanie à Paris. La Faculté de Lettres de Nice nous a offert son appui et son patronnage.

Les Séances débuteront à 9 h 30.

Ceux qui désireraient de plus amples informations sont priés de nous écrire ou de s'adresser au Département des Lettres Modernes qui s'occupera du «Secrétariat du Colloque», 98, Bd E. Herriot à Nice.

Exposition :

Pendant tout le Colloque, se tiendra, dans une des salles de la Bibliothèque de la Faculté, une exposition Panaït Istrati, préparée par le Musée de la Littérature Roumaine de Bucarest.

L'inauguration du fond Panaït Istrati à la Bibliothèque de la Faculté aura lieu pendant le Colloque.



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Assemblée générale de l'Association «Les Amis de Panaït Istrati»

L'Assemblée générale annuelle aura lieu à Nice dans une des salles de la Bibliothèque de la Faculté de Lettres le mercredi 15 novembre à 10 heures du matin.

Tous nos amis sont invités.



Nos lecteurs ont la parole



Écrire

Écrire simplement, même si j'ai importune,
dire du fond du cœur à quelque pauvre hère.
Tu me comprendras bien, sans aucun ^{du dictionnaire} dictionnaire;
j'en ai assez bavé, connu ton importune;
quoique ce ne soit pas l'habituelle coutume;
j'écris avec mon cœur, et non avec ma plume.
Que m'importe après tout salonnaire acrostiche,
même l'academie, et ses vieilles barbuches

à la mémoire de Panait Istraiti,
ce modeste témoignage d'un de ses
admirateurs

Popellin

Jean Le Sellon

5 Rue Garbani

Paris 16^{ème}

JEAN GUÉHENNO, NOTRE AMI

Au moment où, à «Antenne 2», dans l'émission «Apostrophe» de Bernard Pivot, j'essayais de dire tout ce que je dois à ce grand écrivain, il était en train de mourir. La vie est pleine de ces coïncidences et celle-ci m'a ému profondément.

Notre association est donc, une fois de plus, en deuil. Après Jean Stanesco, Georges Friedmann, Liliane Ernout, nous avons déjà perdu de grands et actifs amis. Pour notre association, cette mort de J. Guéhenno est considérable. C'est à cet homme de cœur, qui m'honorait de sa tendresse, que nous devons l'idée de la création du «comité d'honneur» de notre association.

Il m'a conseillé, encouragé d'écrire ce «Panaït Istrati par lui-même» qui, j'espère, verra bientôt le jour.

Nous nous sommes rencontré autour des années trente et, depuis lors, il n'a cessé de prodiguer au petit ouvrier boulanger que j'étais à l'époque, ses conseils, ses encouragements. Lorsque l'on essaie d'accrocher le savoir avec ses dents, l'opinion de ce grand intellectuel fut pour moi un viatique sans prix. Jean Guéhenno était du peuple et c'était sa force, sa foi indestructible. Il affectionnait, dans le petit mitron, l'autodidacte et sa faim inextinguible d'apprendre. Il m'avait dédié «Caliban parle» et, ce jour-là, il m'avait, pendant plus de deux heures, parlé de Renan, de Michelet, de Nietzsche. Je buvais ce langage simple et d'une haute portée. Le lendemain, je me plongeais dans Renan, dont je n'avais lu que la «Vie de Jésus». Comme nous habitons la même rue des Lilas, tout en haut de Belleville, je ne cessais d'aller frapper à sa porte. Il m'a parlé d'une «vie de Lénine» qu'il n'a pas publié. C'était au moment des «Procès» de Moscou.

Il me disait son horreur, sa souffrance devant ces mascarades en pensant, à juste titre, que derrière ces procès à spectacle, il y avait le peuple, les humbles sans défense qui en faisaient les frais.

Jean Guéhenno m'était apparu comme un sage, un Socrate du XXème siècle, comme l'écrit mon complice J.-M. Domenach, mais aussi un homme simple et généreux.

Il y a un an, il me remis cinq photocopies de lettres que lui avait envoyé Panaït Istrati, enrichissant ainsi notre «Centre de Documentation». Malgré l'âge, les infirmités, il avait conservé la même jeunesse d'esprit, la même vivacité intellectuelle. Sa conversation était un enchantement. Les «Amis de Panaït Istrati» adressent à Madame Guéhenno et aux enfants, l'expression de leur peine et de leur sollicitude après la disparition de Jean Guéhenno. Il va nous manquer ... il va me manquer surtout !

Mermoz

Un inédit primordial

DEUX LETTRES INEDITES DE PANAIT ISTRATI
Adressées à son amie Marie-Louise Band-Bovy,

il parle de son séjour en Grèce (1928)

Décembre 1927. Après trois mois de séjour en URSS, Panaït Istrati et Nikos Kazantzaki décident de partir, tout de suite, en Grèce, afin de proclamer à l'étranger «leur attachement désintéressé au bolchévisme». Ils s'embarquent à Odessa, sur le «Tchitcherine» et ils arrivent à Athènes, le 31 décembre 1927. Fin février 1928, Panaït Istrati quitte le port du Pirée, étant expulsé par les autorités grecques.

De là, il envoie deux lettres à son amie Marie-Louise Band-Bovy, qui se trouvait en France, à Mendon-Fleury. Ces lettres nous apportent quelques détails intéressants sur son voyage en Grèce et en même temps certaines confidences sur son âme, ses convictions et sa vie intime.

Athènes, le 31 décembre 1927
(Hôtel Minerve, rue du Stade)

Adorée, (1)

J'ai trouvé chez Kazantzaki tout le courrier, et il n'est guère nécessaire que tu recommandes à l'avenir les lettres simples.

Maintenant, l'avalanche des choses que j'ai à te dire m'écrase. Faits et sentiments bouillonnent en moi et me transforment en une chaudière. Pour pouvoir les exprimer, il me faudrait au moins une journée à moi toute entière, et cette journée je ne la vois pas. Partout, c'est la même situation qui se présente : ruée des journalistes, de curieux importants, d'hommes qui souffrent sincèrement (et de toutes les classes), d'amis qui me connaissent et qui m'attendent, de misérables qui se meurent.

Il faut être vraiment un colosse pour pouvoir faire face au «grand homme», à l'ami, au confesseur et au misérable mécène (au confort râpé !), que tous ces gens-là attaquent de front. Ils ne m'ont pas même permis une demi-journée de repos, après une traversée de neuf jours sur un bateau de fortune.

Là, surtout, - ma seconde patrie, ou la troisième, ou la première (comme tu veux), - l'exaltation a atteint le paroxysme, car j'ai affaire à des Grecs, qui ne badinent pas ni lorsqu'ils haïssent ni lorsqu'ils aiment.

Mon séjour et ma conférence (2) (que j'ai déclarée bolchévique) seront patronnés par toute la presse, de l'extrême gauche à l'extrême droite, du Rizospastis (communiste) à l'Elefteron Vima (le réactionnaire) «Dieu, qui est vide de tout sens moral, moi ? ou tous ces hommes-là ? Ah, quelle soif j'ai d'un long et salutaire silence, sans journalistes, sans conférences, sans amis, sans lettres, sans administrateurs qui exigent «un mot de moi», sans Torrès (3) qui me demande une réponse «académique» par laquelle je dois déclarer que je ne veux pas recevoir mon épouse (4) (où la revoir, seigneur ?), sans épouse qui prétend l'avoir rendue phthisique et qui peut savoir si je peux casquer quelque cinq mille francs, et même sans toi, lorsque tu me supposes, m'attribues un double visage en matière de divorce, alors que, moi, je donnerai tout et ma chemise pour ne plus entendre parler de ce cauchemar de mon existence (5) !

Et quand je sais avec quel cœur je supporte toutes ces ignominies de la «gloire», de l'homme de foi, de l'époux, de l'ami et de l'amant, non, cela me révolte ! mes yeux sont bourrés d'affres mes oreilles retentissent de cris de douleur, tout mon corps est meurtri de laideurs et de beautés, les laideurs de la vie, les beautés de la terre. Je dois brûler, saccager, anéantir les dernières secondes de mon existence, riche de volupté et de tourments, pour participer à une lutte où se débat un monde qui ignore et la volupté et les tourments, où tout est matière, tout est ventre, alors que mon pauvre ventre a toujours si peu demandé à la terre !

J'ai des moments de terrible révolte, quand je me cramponne de toutes mes forces à ma volonté, afin de ne pas tout renverser d'un coup de pied déraisonnable mais bien légitime. Je suis un pauvre homme, très peu fait pour la mêlée sociale et se rendant trop bien compte de l'inanité de tous les idéals. J'aime la minute qui passe, qui me caresse et qui me flagelle. C'est là, toute ma vie, une vie qui renferme les millions de vie et affreuses, dont je suis un simple écho. Et c'est tout !

Et cependant ! Comment supposer l'existence sans participer à ses pulsations ? Comment être rien qu'écho et pas du tout moteur, quand la destinée te dote d'une telle chaudière ?

Pauvre moteur ! Et toi, ma pauvre chaudière !

Athènes trépide sous la table à écrire. Licavitos, devant ma fenêtre, dresse les ruines de son sommet. Une orgue de Barbarie accable cette belle lumière grecque qui inonde les édifices. Orgue et lumière réveillent en moi un monde de souvenirs navrants, du temps où, à Athènes, si je ne descendais pas à des hôtels «Minerva» et ne vivais pas à raison de 200 drachmes par jour, du temps où j'étais parmi les ruines, le ventre vide et le cœur plein, un cœur qui a toujours dominé le ventre (6).

Et cependant ! Voilà arrivé le moment millénaire quand le ventre exige qu'on fasse taire les cœurs qui raffolent de ruines ! C'est le moment des nouvelles constructions. A bas toutes ces beautés mortes qui empêchent la grande, la totale démolition, et qui s'opposent par leur inertie au flot irresistible de la nouvelle humanité ! Humanité horriblement matérialiste, certes mais c'est de ce matérialisme là que surgiront un jour les nouvelles beautés, les nouveaux Parthénons, l'art des temps nouveaux. Il se peut que l'avenir ne connaisse plus des Phidias et des Praxitelles, ni des Homère, rien de ce qu'a fait la gloire des temps qui dorment aujourd'hui. Mais cela, c'est l'affaire de la vie. Et plus jamais le monde futur devra permettre l'existence des Phidias, des Praxitelles et d'Homère qui sculptent et chantent dans le sang jusqu'aux genoux ! Au diable tous ces arts et tous ces artistes de malheur !

Vive le bolchévisme !

Et puis, qui sait ? L'homme est un animal capable de chanter, alors même que la boue de la médiocrité lui monterait jusqu'aux lèvres !

Et maintenant, assez de ces choses-là !

(Voilà un dessinateur qui m'est annoncé !)

Heureusement, le nouveau venu ne me demande rien. Il griffonne et me laisse finir cette lettre.

Ecoute : je ne sais rien, mais absolument rien de ce que tu fais là-bas avec l'appartement (7). «C'est révoltant ! As-tu vendu ? as-tu loué ? Veux-tu vendre ou veux-tu louer ? Et puis : tu veux chanter là-bas : tu veux en faire du cinéma... Veux-tu faire tout cela en vagabondant avec moi en Egypte et en Russie ? Dis-moi à quoi t'es-tu arrêtée ? Et encore : je ne sais pas si tu as ou non de l'argent, (j'ai oublié continuellement de te dire qu'un ami, M. Alex Deutsch, de l'Ogoniek doit t'apporter de l'argent. Combien ? je n'en sais rien, il me doit dans les 5 à 6 mille F.)

Explique-moi à quoi tu te décides, quelles sont tes ressources et ce que tu as fait des meubles et de l'appartement.

Enfin, une dernière, affreuse question. Ton visa pour la Russie n'est pas une chose facile à obtenir, vue ton origine, tes parents, - cela, en dépit de ta qualité de femme d'Istrati.

(Ah ! Voilà qu'on est venu me chercher pour une promenade en auto !).

Ecris-moi immédiatement. Et gare à une vie de vagabondage pour laquelle tu ne te sentiras pas assez trempée.

Mais à toi de toute ma pensée, de toute mon amitié, de tout mon corps.

PANAÏT

Canaille, qui doute de moi, et que je voudrais mettre dans mon sac et porter partout où je hurle de joie et de douleur !

Athènes, le 4 janvier 1928
59, rue Hermès

Amie,

Voici cinq jours qu'il m'est impossible de trouver une demie heure pour te causer, et quand je la trouve, je suis à ce point abasourdi que mon corps se renverse tout seul sur le lit et je m'en dors habillé.

Et voici que dans le brouhaha des éloges, aujourd'hui se mêle déjà le grognement des injures, sales, ordurières, tout à fait grecques ! Depuis le scandale en Roumanie autour de moi (8), nulle part la note n'a été si violente, dans les louanges comme dans les abjections. C'est bien ma seconde

patrie, il n'y a pas de doute. Pas un journal qui s'abstienne, mais le plus grand organe (qui n'en est pas le plus démocrates) me soutient, et, chose curieuse, en quittant ce soir l'hôtel, on me fit savoir qu'il a réglé ma note. Pourquoi cette attention ?

Pure complaisance, grecque, elle aussi. C'est l'**Elefteron Vima** (la Tribune Libre).

Ma conférence est née-morte, dans ces conditions. J'y renonce, car il pourrait se produire des bagarres sanglantes entre communistes et nationaux - chauvins (9). En échange, **Vima** m'ouvre ses colonnes. J'en profiterai, et ce sera encore mieux, car la parole écrite ira partout.

Mais quelle destinée que la mienne ! En jugeant d'après ce que je vois dans la presse et d'après ce qu'on me rapporte des discussions, dont je suis le sujet dans les salons, il n'y a pas un homme en ce moment à Athènes qui soit plus aimé et plus détesté.

Je ne vais nulle part. Je prends mes repas toujours seul. Je ne reçois pas une femme, à par le laideron de Scheffer que tu sais, et qui m'accable de ses visites, correctes, heureusement pour ma virilité. (Ah ! cette virilité ! Jamais, jamais elle n'a été réduite à un tel régime monacal !).

Pourquoi ne me dis-tu pas la raison que Rieder vous a donnée à son manque de paiement ? Cela alors c'est très grave. Grasset a raison d'interrompre la mensualité, mais Rieder n'en a aucune. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Je viens de lui télégraphier.

Avec Alexandrie, c'est fini aussi. En dépit des demandes désespérées qui m'arrivent de là-bas, l'accès du sol qui m'est si familier et que je voudrais tant revoir, m'est refusé. Il ne me reste que de retourner en Russie, où tant d'hommes nouveaux m'attendent et où un si beau champ d'activité s'ouvre à ma soif d'action. (A propos de ta question : où je trouve l'argent et si je ne suis pas payé. Qu'est ce que tu entends par «payé» ? — Acheté ? Vendu ? — Non, mon enfant. Ton Panagaki n'est pas à vendre, autrement il aurait depuis longtemps fait carrière. J'ai tout simplement touché mes droits d'auteurs en Russie (1500 roubles), comme tous les Duhamel que personne ne couvre de baves. Autres 1500 roubles que j'ai eu de Kyra filmé (10) et d'un acompte sur un scénario promis. Et autres 1500 roubles que j'ai gagné avec des articles, nouvelles et romans cédés à des revues et maisons d'éditions.

Cela fait plus de 50 mille francs, dont une bonne moitié n'existe déjà plus, car, à part mes frais, j'ai pris sur moi celles de Nikos, qui n'a rien gagné en Russie, parce qu'inconnu. Et puis, que d'argent donné à des nécessiteux ! — Voilà mes moyens, mon enfant, qui doute de l'existence de Dieu !).

Maintenant, ton affaire : oui, je crois que tu ne dois pas venir en Russie en ce moment. Puisque Dont croit en toi, vas-y ! D'ailleurs, tu brûle d'y aller. Je n'ai jamais douté de ton don (11), mais j'aurais tant aimé te voir le traiter avec indifférence, à mon exemple. L'art doit venir à nos pieds demander pardon lorsqu'il veut nous brûler de son feu. — Mais, tu feras comme tu voudras. Je t'aime de la façon la plus passionnante qu'un homme puisse aimer une femme : **comme amante et comme amie**. Là-dessus, le chant vient comme un régal. Mais gare au poison !

Je déménage à Kiffissia pour écrire une série d'articles. Puis, j'irai en Egine, dans une maison loué par Nikos, pour finir mes **Chardons**. Nous verrons si tu peux venir passer un mois près de moi, avec ton amour, dont je brûle, ta voix et... ta machine à écrire.

Urgent : je n'ai plus de copie des **Chardons**. **Expédie moi une recom.**

Une douce caresse, en ce moment de grand tumulte intérieur.

Ton PANAIT

Je veux aussi une copie de **Bakâr** et une de **l'Immortalité** ! Expédié aujourd'hui recom. musique Azerbejdane.

NOTES

Notes

- (1) Marie Louise Band-Bovy (Bilili) était d'origine genevoise ; son père était le Directeur du Conservatoire de Genève. Elle connaît Panaït, à l'occasion de sa conférence à Genève, le 25 avril 1926, ils vivent ensemble, en union libre, jusqu'en 1930, quand Bilili le quitte et se marie avec un médecin. Bilili accompagne Istrati, dans la deuxième partie de son voyage en URSS et puis en Roumanie, pendant son enquête sur le massacre des mineurs à Lupeni (1929).
- (2) La conférence devait informer les Grecs sur ce qui se passe en Russie, puisqu'ils lisent dans les journaux et dans les livres des reportages, des articles et des renseignements contradictoires. « Elle est organisée par Démètre Glinos, directeur de la revue « La Renaissance ».
- (3) L'avocat parisien Henry Torrès, son ami.
- (4) Panaït Istrati était marié avec Anna Munsch, en juillet 1924. Ménage tourmenté, ils se séparent en 1926. Panaït l'aide avec une « pension » volontaire (1000 francs par mois) jusqu'en 1931, quand ils divorcent.
- (5) Son drame avec Anna Munsch est largement débattu dans sa correspondance avec Romain Rolland.
- (6) Voir ses récits *Immortalité* et *Le Pêcheur d'éponges*.
- (7) Istrati avait loué un appartement à Mendon - Val Fleury, en automne 1927. Son dégoût de vivre en Occident touche à son extrême limite : les bons ne manquent pas, mais ils sont « bouffés » par cette course folle pour un bien être démesuré. Plus personne près de moi qui me chauffe et que je puisse chauffer (...) dans 15 jours je pars en Russie. (Lettre à Romain Rolland, le 13 octobre 1927).
- (8) Voir la série « Notes et reportages d'un vagabond du monde », publiée par la revue « Monde » (16 juin - 21 juillet 1928).
- (9) La conférence est tenue, le 11 janvier, au théâtre « Alhambra ». Istrati parle devant plus de 4000 personnes. Ses propos, en français, sont traduits par Pandélis Prévélakis. Enthousiasme délirant ; grande manifestation dans le centre de la ville. Istrati et Kazantzaki accusés de semer la haine entre les citoyens. Istrati est expulsé de Grèce ; Kazantzaki et Glinos seront jugés par le Tribunal, le 1er juin et ils sont acquittés. Ils retournent en Russie, accompagnés par leurs femmes.
- (10) Le film « Kyra Kyralina » a été réalisé par les studios « Vufkon », de Yalta, en Crimée.
- (11) Bilili était persuadée de se consacrer à la musique. Elle demande l'aide de Rolland. « Mon plus grand atout est le timbre de ma voix, qui est - semble-t-il, assez spécial et rare (...) Je ne chanterai pas sous le nom nègre de « Bilili », mais sous le mien qui est Marie-Louise. (lettres du 22 décembre 1929 et du 10 janvier 1930, adressées à l'écrivain français).

LES LIVRES DE NOS AMIS

JEAN-MARIE DOMENACH

Ce que je crois est, pour l'essentiel, ce que je croyais à vingt ans, car à notre époque, où tout commence et recommence, et où l'on entend surtout des convertis, c'est peut-être mon originalité d'avoir persisté.

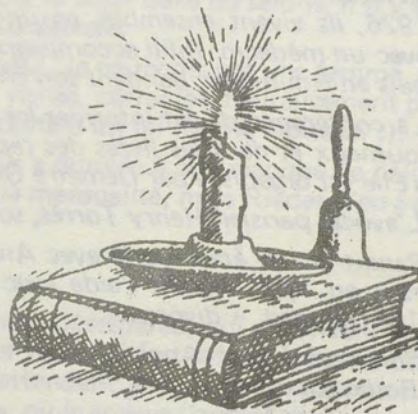
En me retournant sur mes croyances, j'ai rencontré mon premier amour, la France, que j'avais épousée tout jeune. Un peuple glorieux, et ce qu'il en reste. C'est ici peut-être que le déchirement a été le plus pénible. J'ai dû m'y résigner : aucun sujet collectif ne me porte plus sur ses épaules, et la seule révolution encore possible, c'est la révolution ontologique, celle qui mène directement aux gens, celle pour laquelle, à *Esprit*, j'ai travaillé pendant trente ans.

Par-derrière, il y avait ce Dieu dont on m'avait trop parlé au temps de ma jeunesse pieuse, et dont je n'avais encore jamais parlé, par révérence, par crainte peut-être. Et pourtant, si l'homme semble lointain, comme Dieu est proche ! On oublie que l'état naturel du cosmos c'est la nuit, comme le faisait remarquer Victor-Hugo, et que toute lumière nous vient d'ailleurs. Cette lumière je la vois derrière ce qui aide à penser la société et à la réformer, -Illich, Castoriadis... Ce n'est pas pour moi l'alternative pathétique du salut, mais la garantie de la liberté raisonnable et du bonheur autonome.

J.-M. Domenach

CE QUE JE CROIS

BERNARD GRASSET
PARIS



DU MÊME AUTEUR

GILBERT DRU, CELUI QUI CROYAIT AU CIEL (E.L.F.).

LA PROPAGANDE POLITIQUE (Que sais-je? P.U.F.).

BARRÈS PAR LUI-MÊME (Seuil).

YUGOSLAVIE (en collaboration avec A. Pontault, Seuil).

LE RETOUR DU TRAGIQUE (Seuil).

MOUNIER PAR LUI-MÊME (Seuil).

LE CHRISTIANISME ÉCLATÉ (en collaboration avec M. de Certeau, Seuil).

LE SAUVAGE ET L'ORDINATEUR (Seuil).



La liberté, ça se prouve. Ou plutôt, ma liberté, je me la prouve. Tout en vivant dans une abondance de possibilités, comme il n'en a pas existé depuis la fermeture provisoire du Paradis, la masse de nos concitoyens n'ose pas en profiter et imagine difficilement que quiconque puisse décider et accomplir quoi que ce soit de sa propre volonté. J'en ai fait l'expérience lorsque j'ai pris la décision, après trente années de travail à *Esprit*, de quitter librement la direction de cette revue : on est persuadé, jusque dans les couvents, que j'en ai été chassé par une cabale interne ou que



CE QUE JE CROIS

j'avais en vue un métier plus rémunérateur. Je n'ai cessé de croire à ma liberté depuis que, dans la crainte de la mort, j'ai préféré à ma vie une valeur à laquelle on donnait les noms convergents de patrie, démocratie, espèce humaine. C'est une expérience que Hegel a excellemment analysée dans la dialectique du Maître et de l'Esclave, mais que nous avons eu la chance de faire avant de l'avoir lue. J'en ai conclu que croire à la liberté, c'était d'abord croire à la mienne, et que croire à la mienne, c'était croire à quelque chose d'autre que moi, — quelque chose qui n'existe pas, du moins à la manière dont existent les choses réelles et tangibles. Il est dommage que, pour désigner cela, nous n'ayons que ce mot de valeurs qui, par un bout, tient à la Bourse, et, par l'autre, à l'Académie des sciences morales. Je crois aux valeurs parce que c'est par elles que je vis et que je communique, parce que, sans elles, je ne vois pas comment éviter que notre moi, à chacun, ne devienne un entonnoir goulu où se déversent les biens de la production de masse.

Sur ce point, je n'ai pas changé, mais le monde a changé. J'étais environné autrefois de gens qui croyaient comme moi, même s'ils ne croyaient pas exactement aux mêmes valeurs que moi. Maintenant, je vois de plus en plus de gens qui affectent de ne plus croire et qui en sont même venus à haïr leur foi, c'est-à-dire l'enfant, l'adolescent qu'ils ont été.



Pendant quarante ans, j'ai pensé, j'ai parlé, j'ai agi contre la tendance dominante de mon époque : contre la démission de Munich, puis de Vichy, contre le colonialisme, contre la société de consommation, la technocratie et la bureaucratie... Je me révoltais contre mon époque, mais je m'aperçois maintenant que je lui appartenais en profondeur. De même ces nouveaux convertis, qui parlent aussi contre leur époque, lui appartiennent-ils beaucoup plus qu'ils ne veulent le croire. L'époque où je me suis formé, c'est un entre-deux-guerres qui, en France, a duré jusque vers 1954.



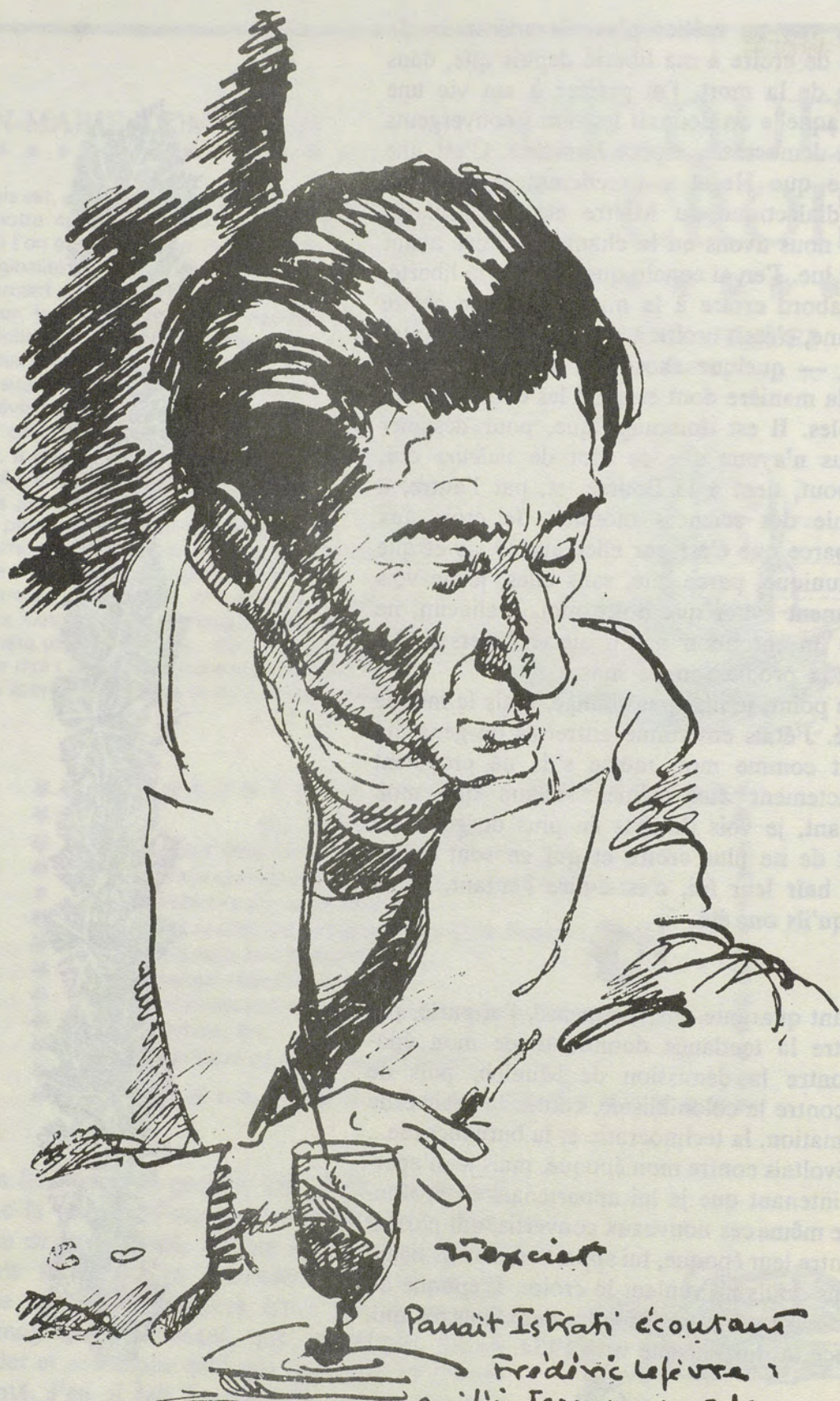
Il y a des gens qui tiennent aux pauvres parce que ça leur permet d'être charitables, d'autres parce que ça leur permet de dire du mal des riches.

J. M. Domenach)



LES LIVRES DE NOS AMIS

JEAN MAILLON



(Au café Pabor)

Maximilien
Paraît Istrati écoutant
Frédéric Lefèvre
au l'intéressé sur la
Russie ...

Jean Horières

SUR LA ROUTE

I

J'ai lu **Kyra Kyalina** début 62, sur les conseils de mon père, et peut-être aussi parce qu'à cette époque de fin d'enfance j'étais pris d'une fringale de lecture : tous les livres de poche y passaient. J'avais treize ans.

Deux ans plus tard, c'est le film de Colpi qui m'a fait relire le premier roman d'Istrati. **Codine**, lui, devait se trouver en librairie à Perpignan, mais l'illustration du film me suffisait, et, jusqu'en 68, Istrati ne fut pour moi que l'auteur d'un seul livre : **Kyra Kyalina**.

À l'automne de cette année 68, j'allai continuer mes études à Aix, mal remis du retour à l'ordre de juillet en France, d'août en Tchécoslovaquie.

Gallimard faisant paraître les deux premiers volumes de l'œuvre, je les ai tout naturellement achetés. Et l'année suivante j'ai choisi **Kyra Kyalina** comme sujet de maîtrise.

Depuis, continuant à relire tous les romans d'Istrati, décidé à prolonger mon travail, je me suis fixé sur le cycle **d'Adrien Zograff** : mon but n'est plus le même et le plaisir de la lecture est autre.

En 62, si le roman me marque aussi fortement, c'est à cause des zones d'ombre qu'entraînait la lecture : le récit dissimulait la logique de son fonctionnement, je m'y perdais. Peut-être aussi parce que je lisais trop vite, la lecture anticipant alors l'expérience de la vie. Mystère de l'incident à l'auberge que je ne comprenais pas, étrangeté du mariage qui était d'une autre époque ; incapacité que j'avais d'admettre que Dragomir fut le même que Stavro (parce que je refusais la continuité de l'enfance à l'âge adulte) ; enfin j'avais l'impression, au moment des rencontres avec Nazim Effendi et Moustapha Bey, que je m'étais égaré dans un autre roman.

En 65, dans le film adapté de **Codine**, la voix off continuait ce travail : mon désir cheminait dans un même labyrinthe. (Pourquoi cet homme penché sous la lampe, encadrant le film ? - c'était l'image du romancier, du narrateur). Alors j'ai relu **Kyra**. Ce n'étaient plus les trous du roman, les sautes brusques, les surprises du récit qui m'ont fasciné, mais le dévoilement de ce que mon éducation, tant bien que mal, me dissimulait. Jamais autant que dans **Kyra** la lecture ne m'a fait éprouver les mystères de la vie.

II

Je n'ai pas admis les jugements que j'ai lus par la suite, affirmant que le livre manquait d'unité. C'est un peu pour cela que j'ai voulu éprouver la cohérence de **Kyra Kyalina** : j'ai commencé ma maîtrise en 69, je ne connaissais, à part la biographie de M. Raydon, que quelques articles d'avant-guerre. Je voulais travailler sans bibliographie, « au présent ». Je ne comprenais pas la nostalgie des premiers « amis ».

J'ai donc travaillé seul, mon professeur à la fac me laissant libre ; j'ai connu le texte comme une aventure.

Je me suis donc intéressé à la construction du livre et très vite un endroit m'a retenu : le passage au récit de Stavro dans le premier chapitre. Je me suis demandé pourquoi le héros Adrien lui cédait aussi facilement la parole. À ceux qui prétendraient que le roman était mal construit, je devais répondre en m'attachant aux articulations du récit que fait Stavro : à chaque fois, en fin de chapitre l'ellipse de la perversion, son escamotage.

Il fallait résoudre le mystère Stavro, et, pour ce faire, décrypter en quelque sorte le roman. Pour cela m'attacher à trois couples en particulier.

- Adrien et Stavro d'une part : celui qui représente le romancier jeune, celui qui sera le narrateur des trois récits qui constituent le roman ;
- Stavro et Dragomir ensuite : le narrateur, et le héros de ses récits, lui-même enfant ;
- enfin Dragomir et Kyra : cette dernière ambiguë, dont le nom désigne la mère aussi bien que la sœur, objet d'une quête impossible, chimère aussi bien.

Le mystère s'écroulait. La vérité du texte, telle qu'elle m'est apparue après quelques mois de familiarité avec l'œuvre : Stavro n'est autre que Panaït. À sa dernière intervention, au début du chapitre III, au Caire, Adrien a vingt-deux ans ; le même âge que Stavro à la fin de son histoire. Provisoirement Stavro a évincé Adrien.

Restait donc à expliquer cette relève du personnage principal : dans la confrontation Stavro-Adrien, au début de **Kyra**, il me semble qu'il faut lire celle de Panaït Istrati, au moment où il écrit son roman, affronté à l'image du jeune homme qu'il était vingt ans auparavant. Et lors de la nuit à l'auberge rien d'autre n'est mis en scène que la difficulté pour un romancier de se ressaisir tel qu'il fut. En quelque sorte la perversion de Stavro n'est que la formulation de la difficulté que rencontre Istrati à naître écrivain.

Puis je me suis dit qu'il y avait là étrange communication d'un lecteur à son romancier : à l'époque j'avais aussi l'âge du héros.

Aujourd'hui je me rends compte que la vérité d'un texte n'est jamais que l'illumination momentanée d'une lecture, le résultat d'un accord privilégié d'un lecteur et d'une œuvre : quitte à devenir autre, cette vérité, à se transformer pour un autre lecteur, dans un autre accès de lecture.

Mais le rapport du lecteur à l'œuvre est important, et tout cela n'était pas dit dans mon mémoire qui s'inspirait alors des théories de la nouvelle critique : le texte et rien que le texte, et pas de sentimentalité.

III

La thèse que je préparais s'intitulait « **Adrien Zograff** : roman d'apprentissage, apprentissage du roman ». C'est un long dialogue et une confrontation avec des œuvres du XVIII^e à nos jours, qui permettent chaque fois de mieux situer l'originalité et la richesse des romans d'Istrati. Voici, de façon purement indicative, le plan de cet ouvrage :

CHAPITRE UN : TRAITE D'EDUCATION ? ROMAN D'EDUCATION

On part de l'exemple du **Télémaque** de Fénelon, ouvrage sur lequel le héros Adrien apprend le français. Et l'on confronte ce livre à quelques autres qui l'ont suivi jusqu'au temps de la Révolution : **Agathon de Wieland**, **l'Emile** de Rousseau, **le jeune Anacharsis** de l'abbé Bathélémy, **Hyperion** de Hölderlin. Tous ces livres appartiennent à une époque où se constitue un modèle de l'éducateur, relève de Mentor, qui, abandonnant le contexte de l'épopée ancienne, entraîne son élève dans des aventures de roman. En même temps le romancier proclame la fonction didactique de son œuvre. Mais à qui s'adresse-t-il ?

CHAPITRE DEUX : AUTOBIOGRAPHIE

Face au genre précédent, en pleine évolution, se constitue un genre nouveau, l'autobiographie, et c'est Rousseau qui l'invente

— jusque là on n'a affaire qu'à des memorialistes. Il est important de reprendre la comparaison déjà ébauchée par quelques uns. Qu'est-ce qui lie, par delà deux siècles, l'œuvre de Rousseau à celle d'Istrati ?

On comparera **les Confessions** à **Adrien Zografli**, en étudiant en particulier les ruptures consécutives au temps : entre le romancier et celui qu'il raconte (lui-même au passé) ; entre l'une et l'autre partie de l'œuvre : qu'est-ce qui change entre le livre I et le livre II des **Confessions** ? Quelle coupure intervient entre **Mikhaïl** et **la Maison Thüringer** ? Mais aussi on étudiera les relations de l'oral et de l'écrit (le livre de Rousseau fut d'abord lu devant un auditoire, comme une justification ; alors que l'œuvre d'Istrati enchaîne bien souvent des récits devant un auditoire fictif).

CHAPITRE TROIS : ROMAN DE FORMATION ? ROMAN D'APPRENTISSAGE

Ce terme est employé par la critique allemande du XIX^e pour désigner un certain type de romans dont le modèle est le **Wilhelm Meister** de Goethe. Dans ce chapitre on essaie de redéfinir ce terme qui nous semble convenir au cycle d'**Adrien Zografli**.

Les dix romans constituent une suite

— romans de la « préhistoire » ou **Récits d'Adrien Zografli** (temps de l'épopée et du conte, temps de la formation de la Roumanie, terre-mère),

— romans de l'enfance et de l'adolescence ou **Jouissance d'A.Z.**

— romans des années d'apprentissage (amitié, amour, lutte) et des années de voyage (mer Méditerranée) ou **vie d'A.Z.**

CHAPITRE QUATRE : ROMAN-FEUILLETON, PREMIERE LITTERATURE OUVRIERE

On part du cas George Sand : le seul vrai roman d'apprentissage français : **Consuelo** ; et son « tour de France » d'un compagnon que l'on compare aux **Mémoires** d'Agricol Perdiguier. Ici on commence à voir, autour de 48, la rupture entre deux littératures - première amorce de ce qu'on étudiera plus tard (chapitre IX)

CHAPITRE CINQ : ROMAN DE L'EXIL, ROMAN DE L'ENFANCE

Après 71 on entre dans une période autre. Significative de ce changement l'œuvre de Vallés : **Jacques Vingtras** un journaliste invente une écriture pour ceux de son temps - le public n'est plus le même. Et d'ailleurs la littérature enfantine à cette époque vise un auditoire encore plus large : témoin **Jack** d'Alphonse Daudet (le livre lu par Mikhaïl). Ce n'est plus au seul prince (comme chez Fénelon) ou aux chères lectrices (bourgeoises, comme chez Sand) que s'adresse à présent le romancier - mais au peuple...

CHAPITRE SIX : LES AUTODIDACTES

C'est d'une génération qu'il s'agit ici, apparue au moment où l'école obligatoire devient une réalité. Dans ce contexte seulement surgissent les grands autodidactes : ne citons aux côtés d'Istrati que Jack London et Knut Hamsun.

On veut ainsi sortir Istrati de la gangue d'« exotisme », qui a fait partie de son succès dans les années vingt, pour le plonger dans l'oubli ensuite - comme une mode passée...

CHAPITRE SEPT : MEDITERRANEE

Il ne suffit pas de situer Istrati dans une génération - mais il est aussi d'un lieu : Méditerranée. Après lui Kazantzakis, Prévelakis, Sadoveanu, Yachar Kennl ou Naguib Mahfouz, sont témoins de l'histoire de la Grèce, de la Roumanie, de la Turquie ou de l'Égypte. Ce qui nous intéresse, c'est le témoignage d'un écrivain sur le XIX^e des libérations nationales et le XX^e siècle des luttes pour le socialisme - sur la transformation d'un Etat à dominante rurale en un pays de villes et de ports - et comment s'effectue le choix de l'Occident, au terme d'une aventure, pour le pire, pour le meilleur. Comment aussi, avec l'influence de l'Occident, la littérature orale en deux générations devient littérature écrite.

CHAPITRE HUIT : AUJOURD'HUI

Jack Kerouac et sa **Légende** inachevée de **Duluo** nous offre un cycle romanesque qui par certains aspects fait écho à l'œuvre d'Istrati : le vagabond de Méditerranée est relayé par le beatnik du Nouveau Monde ; mais tous deux se retrouvent dans une même France : le premier en fait sa patrie d'adoption, le second y retrouve ses racines. Il faut, nous semble-t-il, passer à aujourd'hui pour affirmer : la voie d'Istrati reste ouverte.

CHAPITRE NEUF : QUESTION SUR LE REALISME

Retour au modèle Gorki et à la paternité de Romain Rolland. Dans ce dernier chapitre on essaie de voir ce qui différencie Istrati de son premier soutien et de son confrère russe. Quelle est en définitive, par delà les théories et les discours si abondants dans cette période, la place du romancier d'**Adrien Zografli** dans la littérature des années 20/30 ? A même hauteur que l'œuvre des romanciers bourgeois Proust, Joyce ou Musil.

Ce qui m'intéresse c'est d'accommoder un vagabondage à travers les livres que j'aime et une cohérence critique, ou du moins un questionnement constant de la littérature. Chaque fois ce qui importe le plus c'est le lecteur. A qui s'adresse le romancier ? Jusqu'à l'ultime question : aujourd'hui quelle littérature et pour qui ?

Pour terminer et brièvement j'indiquerai deux points auxquels je m'attache en particulier :

Comment évolue le héros, en face duquel le personnage de Mentor se transforme en ami (de Barba Yanni, par les oncles « haidoucs », à Codine et quelques autres, à Mikhaïl) ?

Et comment l'écriture progressivement s'épure, se transforme, des récits emboîtés du début au roman « moderne » de la fin ?

Encore à présent le travail universitaire est plus un prétexte qu'un objectif. Une fois encore Istrati s'ouvre pour moi à la page du présent qu'il faut transformer.

Jean Hormière,
20 novembre 77



Lettres de Joseph Jolinon à Panaït Istrati

23 novembre 32

Salut à toi, divin Panaït, l'hommage ému que tu rends à notre inoubliable ami Robertfrance me tire les larmes des yeux.

Resiste à la maladie, fiche le camp du couvent hôpital, reprends ta trique d'Haïdouc.

*Ton fidèle,
J. Jolinon*

Je suis allé à l'enterrement.

L'église était bondée d'amis d'opinions fort diverses, depuis Constantin Weyer jusqu'à Arcos. La pauvre mignonne femme de Jacques Robertfrance n'était qu'une statue de l'effroi.

(Adresse : Monastère Naamtz, Carpathes moldaves - Roumanie).

*Enveloppe : Monsieur Panaït Istrati
Sanatorium Filaret - Bucarest - Roumanie*

le 11 avril 1933

Sache bien, ô divin Panaït, que je suis avec toi, corps et âme, l'homme qui, plus que jamais, n'adhère à rien, exactement pour les mêmes causes...

Et nous devons être de plus en plus nombreux de par le monde.

Et tu te dois de le dire, afin que les vaches le sachent.

C'est pourquoi, guéris-toi par la force et la flamme du cœur.

Il le faut.

*Ton
J. Jolinon*



Adhérer ou ne pas adhérer

(Nouvelles Littéraires)

2/13/33

par **Panaït ISTRATI**

«S'ils (les Juifs mystiques) n'entretenaient pas, dans ce cul-de-sac, depuis des siècles, le feu sacré d'Israël, auriez-vous eu l'idée de vous établir en Palestine ? Ces larmes, ces gémisses, tout ce folklore extravagant, ont fécondé vos entreprises.»

MAURICE MARTIN DU GARD
(Terres Divines).

Dans les Nouvelles Littéraires de la semaine dernière, l'aimable «Central 32-65», signalant ma présence à Paris, prononce le mot «miracle». Des croyants ont prié pour moi. Et l'amélioration, inespérée par la science s'est produite.

J'ai dit, il est vrai que j'ai reçu au Filaret des Crucifix, des évangiles, des images saintes et surtout un grand nombre de lettres où des âmes pieuses m'annonçaient qu'elles allaient prier pour le salut de ma carcasse. Eh bien ! pour le respect dû à toute croyance sincère et afin de couper court aux plaisanteries possibles des possesseurs «de toutes les choses qu'on peut savoir et même de plusieurs autres» je tiens à déclarer ce qui suit :

Je ne suis pas un «converti» et ne le serai jamais. Je ne crois donc ni aux prières, ni aux divinités.

Mais cela ne veut absolument rien dire au point de vue de ma capacité de comprendre et d'admettre tout ce qui est **amour et croyance sincère**. Qu'on m'entende bien : je suis au-dessus de toutes les Eglises et de toutes les religions, par le fait que je considère comme mon frère **tout homme qui fait de sa foi, non pas une enseigne profitable, mais un apostolat**. Et quelle n'a pas été ma joie de constater que, parmi mes correspondants, il ne s'est pas trouvé un seul marchand de religion ou de doctrine sociale, mais, depuis M. Mauriac jusqu'à telle petite ouvrière de Belgique ou tel garagiste du Var, rien que des être sincères qui – croyants ou non croyants, adhérents ou non adhérents – me faisaient sentir leur sympathie pure, m'offraient leur amitié désintéressée et peuplaient d'amour ma terrassante solitude. Si parmi eux, des pieux et surtout des pieuses entendaient m'aimer en priant pour moi, eh bien ! vive la prière !



Ainsi, rien n'a été perdu, j'ai tout senti, à des milliers de kilomètres, et il m'a été impossible de mourir. Même à ce prix-là, je ne veux plus jamais être bien portant. Jamais, du temps de ma santé et à l'apparition de mes plus beaux livres, un contact si profondément humain ne s'est établi entre mes lecteurs et moi. Rien de tout ce que j'ai écrit n'est parvenu à émouvoir des individualités si qualifiées et aucun de mes livres ne m'a valu un courrier aussi gros et aussi intéressant que celui qu'a pu provoquer mon seul article du 8 avril sur l'adhésion.

Il est donc vrai, ce dont je me suis toujours douté, que la littérature tue la sincérité et que, de notre temps, un lecteur nouveau est né qui veut établir une distinction nette entre l'écrivain qui gagne ainsi son pain et celui que prêche sa foi. La plupart de mes correspondants me disent, presque avec les mêmes mots : je ne vous connais que de nom, je n'ai lu encore aucun de vos livres, mais en lisant votre article j'ai senti la sincérité de votre accent.

Et ! bien : béni soit notre temps, qui tue le bouquin-gagne pain ou le bouquin-orgueil ! J'ai toujours eu le sentiment que les vraies lettres, les vrais arts ne sont pas des professions dépourvues de morale. Ce sont des cultes. S'ils ne le sont pas, ou s'ils le sont moins que jamais, ils doivent le devenir, sous peine de disparaître dans la masse des professions sans morale et même immorales, tels ces fabricants de livres sur commande des pays capitalistes, et même des Soviets. Des cultes, également, seront (ou elles périront) les sciences et la politique qui, aujourd'hui trompent les peuples et exaspèrent la vie. Le besoin social de sincérité et d'honnêteté absolues deviendra bientôt plus fort que jamais.

Ce siècle, dont la première moitié a déchaîné avec tant de violence le besoin du confort du corps, devra, dans sa seconde moitié, se chercher un chemin vers le confort de l'âme, sans quoi, l'existence ne sera plus possible. Les religions meurent, pour ne plus jamais ressusciter. Mais l'âme humaine est toute religion. Un moment, elle peut fléchir sous le poids du corps avide de satisfactions matérielles, puis, elle se redressera, plus exigeante que jamais. Qui lui fournira, alors, sa pâture ?

Je crois que ce sera la beauté artistique, la beauté sans tâche, sans reproche. L'artiste de demain devra être le prêtre de la nouvelle foi, mais un prêtre que la foi ne doit plus nourrir de pain. Le pain, il le gagnera comme tout le monde, par une profession lucrative. Au besoin, il le mendiera. Il sera le seul mendiant de ces temps futurs, le mendiant divin. La beauté gardienne de toutes les valeurs morale, ne doit plus s'obtenir avec de l'argent. Et ce sera justice : qui prétend appartenir à l'élite humaine ne doit pas avoir d'appétits. Ce n'est qu'ainsi qu'on le distinguera du marchand de



beauté d'aujourd'hui. Ce jour-là, la « vedette » aura vécu. Et, peut-être, auront vécu, aussi, le savant sans conscience et l'homme d'Etat démagogue. Pour en arriver là, on doit être intraitable.

Voilà comment j'entends n'adhérer à rien.

Que vaut une semblable croyance ? Quelle est son application à la vie, son côté pratique ?

C'est la question qui se dégage de la majorité des lettres que je reçois sans cesse de nombre de pays d'Europe et même d'au delà des mers.

Côté pratique ? Aucun. Ni aujourd'hui, ni jamais. Aujourd'hui : parce que le nombre de ceux qui peuvent n'adhérer à rien étant infime, une hirondelle ne fait pas le printemps. Jamais : parce que, même s'il nous arrive d'être un jour la majorité, cette majorité devra gouverner le monde, et son gouvernement ne sera pas bien différent de ceux du passé, naturellement. L'homme devenu masse ne pourra jamais sauter plus haut que son chapeau. Nous sommes faits de boue et le resterons.

— Mais, alors, c'est à désespérer de la vie ! Et il est inutile de n'adhérer à rien !

Non. Ce n'est pas inutile, c'est même très utile. Il est plus utile de n'adhérer à rien que d'adhérer à tout.

La vie humaine n'est pas celle qui se nourrit du pratique, de l'utile matériel. Celle-là est la vie des bêtes. Les bêtes seules, peuvent se satisfaire de l'utile matériel, sans jamais en souffrir. Une écurie saine, une nourriture abondante, un bon traitement. Un peu de distraction aussi. Et, certes, une écrasante majorité des humains s'englobe dans cette animalité-là. Regardez avec quel élan les hommes entourent un Staline, un Hitler, un Mussolini, qui leur promettent une meilleure écurie et les envoient la conquérir au prix de leur vie, une vie qui ne vaut pas plus que celle d'un âne. Et dans cette même masse animale se recrutent le savant sans conscience, l'artiste sans mission, l'homme d'Etat canaille, tous avides de glorieuses écuries. Ils n'ont pas d'autre but, dans leur existence bestiale.

Toutefois, ils en souffrent pour la plupart : si ce n'est pas telle génération, c'est la suivante. Au bout d'un siècle, ils en étouffent. Au beau milieu de leur confort matériel, de leur vie facile qu'ils voudraient se garantir pour l'éternité, ainsi qu'à leur descendance.



Depuis que je suis gravement malade, sont venus à mon lit de ces animaux humains. Au début, ils se refusaient à croire que je ne suis pas riche. (La légende est déjà si copieuse à mon sujet !) Puis, ils se sont rendus à l'évidence : ma misère n'était pas feinte. Et j'ai vu la terreur, mêlée de mépris, se graver sur leur visage blême ou jovial, selon qu'ils sont de ces riches qui crèvent de privations ou de ceux qui profitent de leur fortune. Mais quelque chose de plus fort qu'eux les faisait revenir et tourner autour de mon lit : ils ne comprenaient pas ma joie. Ils ne la comprenaient pas, mais ils en étaient saisis. Je la leur communiquais. Même à eux. Même à ces canailles. Et ils s'en éloignaient, pour ne plus m'oublier.

Tellement il est vrai que ce n'est pas le pratique, l'utile matériel qui font la vie, mais uniquement le sublime absolu. De ce sublime, la Création a jeté une goutte, même dans la masse de boue humaine la plus vile.

C'est cette goutte de sublime, seule, qui existe, qui fait la vie. Ce n'est qu'elle qui exige impérieusement de la continuité, à travers les dizaines de siècles. C'est elle seule qui tourmente l'homme, plus que la faim, plus que la maladie, plus que l'idée de la mort.

Voilà toute l'Eternité. Il n'y en a pas d'autre.

Je bataille avec elle, depuis toujours. Je suis de boue et j'aime l'utile matériel comme tout homme normal, mais la goutte d'éternité qui est en moi est plus forte que mon goût pour la belle écurie. N'étant pas un saint, ni un ascète, souvent, souvent mon âme a crié entre l'enclume du bien-être matériel et le marteau du bien-être spirituel.

Cette lutte dure encore, mais je n'ai plus le choix à faire. Il est fait. La laideur me répugne. J'aime la beauté, ma religion. La beauté qui renferme toutes les valeurs morales.

Que la vie animale passe, donc, près de moi. C'est son affaire. Moi, je n'adhère plus à rien. J'aime vivre pour cette étincelle de sublime qui luit dans les ténèbres de l'existence bestiale. Il n'y a qu'elle qui existe. Sans aucune utilité, peut-être.

On ne doit pas faire comme moi, si cela semble coûter trop cher. Ce n'est qu'avec joie qu'on doit agir ainsi.

Paris, Juillet.

PANAÏT ISTRATI.

P.S. — Que l'on veuille bien m'excuser de ne pas pouvoir répondre individuellement. Cela est au-dessus de mes forces d'aujourd'hui. Mais je lis avec passion tout ce qu'on m'écrit.

LES LIVRES DE NOS AMIS



Henri DESROCHE

Apprentissage 2 ÉDUCATION PERMANENTE ET CRÉATIVITÉS SOLIDAIRES

Lettres ouvertes
sur une utopie d'université hors les murs

Apprentissage II fait suite à un *Apprentissage I* (publié aux Editions ouvrières en 1970) où, déjà, avait été présentée une méthodologie d'éducation permanente prolongée en une « recherche permanente » en régime d'éducation d'adultes. Depuis sept ans, des groupes de « recherche permanente » ont été suscités — groupes géographiques ou groupes thématiques —, groupes dans lesquels s'est exercée solidairement la créativité d'agents de développement, élaborant une expression réfléchie de leur expérience spontanée. Ces groupes ont essaimé en France, en Afrique du Nord et Sud saharienne, au Québec, dans le bassin méditerranéen, tressant entre eux un compagnonnage spécifique, avec, pour horizon, l'utopie d'une UCI (Université coopérative internationale) libre, ouverte, récurrente, existentielle, nomade, saisonnière, écologisée.

C'est l'expérience de ce septennat qui est ici traitée comme une utopie pratique et pratiquée. Le traitement prend l'allure de douze lettres ouvertes adressées à cette université hors les murs, sous une forme imaginaire ; elles s'adressent à des destinataires réels, traitant des thèmes empiriquement détectés sur la pratique des groupes, se référant à des opérations concrètes passées, présentes ou à venir. Douze pièces jointes (P.J.) équipent ces douze lettres de textes à l'appui et de références à la rétrospective ou à la prospective universitaires.

L'ensemble est placé sous le signe de Marcel Mauss, et, en particulier, de sa communication (de 1934) sur « les techniques du corps » : techniques sans instruments ou du moins avec un minimum qui soit un optimum instrumental. Similairement, des « techniques de l'esprit » sont postulées comme techniques appropriées, par opposition à une technologie lourde et par analogie avec une technologie légère. « Car il y a ces techniques de l'esprit : ces manières, pour lui, de marcher, plonger, sauter, courir et parcourir, se tenir à table avec ou sans table, s'asseoir et se reposer sur ses propres talons, ramper ou cabrioler, tenir, pousser, lever, boire à la source ou à la régalaide... » (p. 10). Il s'agit de transiter d'une éducation permanente qui, pour ne pas dériver dans une « école à perpétuité », doit inventer ses modes de créativité solidaire pour une université « de projets » qui soit une université d'adultes.

Henri DESROCHE. Directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Directeur fondateur du Collège coopératif (Paris). Auteur de nombreux livres sur l'imagination *institutive* (millénarismes et utopies) et sur la pratique coopérative *institutive* (Le Projet coopératif, Ed. ouvrières, 1976). C'est au confluent de cet « instituant » et de cet « institué » qu'il tente ici de situer ce nouveau projet culturel.

DU MEME AUTEUR

Les dieux rêvés. Théisme et athéisme en utopie, Editions Desclée, 1972.

L'Homme et ses religions. Sciences humaines et expériences religieuses. Editions du Cerf, 1972.

Sociologie de l'espérance, Editions Calmann-Lévy, 1973.

Opération Mochav. Du développement des villages à une villagisation du développement. Editions Cujas, 1973 (en coll.).

Les Religions de contrebande. Essais sur les phénomènes religieux en périodes critiques, Editions Mame, 1974.

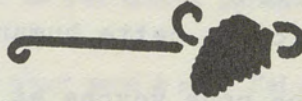
La Société festive. Du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués. Editions du Seuil, 1975.

Le Projet coopératif. Son utopie et sa pratique. Ses appareils et ses réseaux. Ses espérances et ses déconvenues. Editions ouvrières, 1976.

LES EDITIONS OUVRIERES
12, avenue Sœur-Rosalie
75621 Paris - Cedex 13



La réponse de Panaït Istrati à l'enquête sur l'Europe
actuelle



Au début d'octobre 1933, la revue "Présence" de Lausanne s'était adressée à Panaït Istrati, sollicitant de lui la réponse à une enquête sur l'"Europe actuelle". Dans la lettre envoyée à l'écrivain la rédaction faisait la constatation que "la situation de plus en plus confuse dans laquelle se débat le monde" impose l'obligation de s'adresser à "quelques esprits indépendants et clairvoyants d'aujourd'hui", pour exprimer "en toute liberté" les réflexions que leur suggère l'état d'une civilisation menacée par son développement désordonné, comme par l'aveuglement de la plupart de ceux auxquels est commis le soin de son avenir temporel et spirituel.

La réponse de Panaït Istrati à cette enquête a été publiée dans le numéro de la revue "Présence" du 26 Mars 1934. Nous le reproduisons intégralement:

"L'objet de votre enquête est digne du plus haut intérêt. Mais, n'étant ni économiste, ni homme politique militant, seul le côté moral du problème m'intéresse.

"Du reste, -oserais-je l'avouer?- je crois que de nos jours, le rôle social de l'économiste et celui de l'homme politique sont bien bel et bien finis. J'entends: leur rôle salutaire, dans la bonne marche de l'humanité. Ces deux facteurs

sociaux n'ont plus droit au gouvernement du monde. Je dirai la même chose de ceux qui nous gouvernent spirituellement. Ils sont, les uns et les autres, totalement dépourvus du sens de la responsabilité morale qui doit être la première loi de tout conducteur du peuple et ils font passer leurs intérêts personnels avant les intérêts vitaux de l'humanité souffrante.

"Il est vrai que c'est cette humanité elle-même qui s'est donnée les guides que nous voyons et les lois qui régissent le monde actuel. Que ce soit par le chemin de la dictature ou par celui de la démocratie, les hommes qui parviennent au pouvoir des nations sont tous du même acabit, leur incapacité et leur égoïsme anti-humain sont identiques. Cela revient à dire que l'humanité vaut ses guides et que les maux dont nous souffrons sont sans issue. J'en suis presque persuadé! A moins que...

"A moins que nous nous décidions, tous, individus et nations, à devenir honnêtes et justes, les uns envers les autres. Tout simplement. Sans plus craindre Dieu, ou les mitrailleuses. Ni par amour pour l'honnêteté et la justice, qui sont dures à pratiquer, mais bien parce que nous ne pouvons plus faire autrement, sans risquer de périr.

"Si l'humanité va mal, la faute n'est ni à l'Allemagne ni à la France, elle est à nous tous, qui voulons nous asseoir sur une parcelle de terre toujours plus grande que celle à laquelle nous avons droit.

"C'est ainsi que nous arrivons à chauffer les locomotives avec du blé et du café, tandis qu'une grosse partie de l'humanité meurt de faim".

PANAÏT ISTRATI

Nice, le 14 octobre 1933

Hôtel Savoy, Promenade des Anglais.

Panaït Istrati

(Inédit)

TROIS LETTRES AU D^r GILLARD

1

Bucarest, le 1er juillet 1934

Mon cher Gillard,

Desthieux m'écrit que tu t'es chargé personnellement de l'expédition de la poudre.

Donc, mes précautions n'ont servi à rien. J'ai voulu t'éviter cette corvée et c'est pourquoi je ne t'ai pas écrit directement, sachant bien avec quel dévouement tu es prêt à me rendre les services les plus ennuyeux.

Les soins que tu m'as prodigués quotidiennement, six mois durant, l'hiver dernier, avec un désintéressement aussi parfait, je ne les oublierai pas jusqu'à ma mort. Je te dois la vie.

Tu comprends donc quelle peine j'éprouve à t'ennuyer, de loin, à cause de l'impossibilité de trouver en Roumanie la cinnamate de soude. Et ta poudre est si merveilleuse que je ne saurais plus vivre sans elle. Depuis 40 jours que j'ai cessé de la prendre, je vais assez mal. Pas d'appétit. Affaiblissement. Le poids est retombé à 50 kg.

Heureusement, je n'ai que rarement de la fièvre et je dors très bien, la nuit et les après-midi.

Ce n'est que la toux et le crachat qui ne veulent pas disparaître complètement. Le matin, j'ai ma portion régulière de toux et crachat. Mais ils ont assez réduits.

La respiration, toujours la même, c'est-à-dire très difficile.

Quant à la nourriture, elle est presque végétarienne, où les fruits tiennent une grande place.

Hélas, les chaleurs caniculaires m'assomment jour et nuit.

Maintenant, je t'ai assez parlé de moi.

Et toi ? Toujours heureux de vivre à ta façon, qui n'est pas celle des autres !

Dis-moi, par un seul mot, si tu as reçu cette lettre, car je t'ai écrit une carte et une lettre et je n'ai rien reçu de toi.

Amitiés à toute la maison.

A toi, je te serre les mains affectueusement.

Ton ami, bien reconnaissant,

Panaït Istrati

Rieder m'a complètement coupé tout salaire.

Bucarest, le 13 juillet 1934

2

Mon cher Gillard,

Je te remercie de tout mon cœur pour ta bonne lettre et pour le kilo de poudre que tu m'as envoyée. J'écrirai aujourd'hui même à Paris, à Ciprut, qui s'occupe de mes petites dépenses en France, de te faire parvenir, je crois, une cinquantaine de francs, somme que tu as dû déboursier pour ma poudre et les frais de port, au moins ça ! Car, pour ce qui est de ton dévouement, celui-là, mon ami, aucune monnaie ne peut le payer.

23

Voici un exemple : tu me recommandes un traitement clinique de piqûres, mais, sais-tu que je n'ai à Bucarest aucun ami médecin capable de faire pour moi la dixième partie de ce que tu as fait, cet hiver, non. Et quand à me payer une infirmière qui me fasse cela à domicile, il ne faut pas y penser, car je trouve à peine de quoi nourrir ma famille.

Heureusement, je vais un peu mieux depuis dix jours, quoique je sois toujours maigre, trop maigre. C'est la baisse de température, le retour des averses, qui m'a fait beaucoup de bien, rendant l'air pur et respirable.

Ci-joint, un prospectus d'une drogue que je viens de prendre pendant cinq jours (puis 5 de repos), que le chef du sanatorium de tuberculeux d'ici m'a prescrit pour mon cœur, qu'il a trouvé mal, mes pulsations allant de 90 au minimum, le matin, à 120 pendant la journée, dès que je m'agite un peu, et sans avoir plus de 37°.

Comme je n'ai confiance qu'en toi, je te prie de me dire si je dois continuer ou non. La dose : 2 pilules 2 fois par jour, avant le repas. Il m'a fait prendre en même temps, le matin et à 4 heures, 0,10 de quinine, pour raffermir mes boyaux, qu'il a trouvés flasques.

J'ai commencé aujourd'hui de prendre ta poudre, 3 fois par jour, copieusement, et je suivrai ce traitement pendant un mois.

Je n'ai rien au foie, ni aux reins. On me les a examinés. Aucune douleur et, quand je suis en pleine forme, je marche et respire bien. Du reste, je ne bois ni alcool ni vin et je me nourris avec modération. Dans ce pays, toutes les bonnes choses que le ciel veut bien accorder, dans ces années d'abondances, à tout un monde de loqueteux, sont nombreuses ; ceux-ci n'ont qu'à gratter légèrement la terre, pour vite trouver leur nourriture.

A toi, avec toute mon affection amicale.

Panait Istrati

Amitiés aux tiens.

3

le 16 février 1935

Mon cher Gillard,

Je ne t'écris pas, parce que je sais que tu me partonneras quand je te dirai que la plume me répugne. Je lutte désespérément avec la misère. Et le pain qui me vient de ma plume me paraît bien plus amer que celui que je gagnais comme Berna.

Mais je voudrai tout de même te dire que ton mauvais sujet a passé l'hiver sans trop avoir à souffrir. Il n'y a que l'affreuse épidémie de grippe, qui sévit en ce moment, qui m'inquiète un peu. Depuis hier, Marga et la bonne sont au lit.

Je suis toujours trop maigre, peau et os. Mais, peu de fièvre ou pas, si je suis sage. C'est ce sacré souffle qui ne veut plus me revenir, et je crois qu'il ne me reviendra plus jamais. Il y a une semaine, je me suis évanoui chez le coiffeur et je suis resté 10 minutes sans connaissance. Il faisait trop chaud et je suis habitué à vivre chez moi, la fenêtre ouverte en permanence.

Puis le faux-col me serrait le cou. Oh, si la mort était aussi facile que l'évanouissement ! Après tout, pourquoi pas ?

Dis-moi si tu as reçu de Rieder l'exemplaire sur la Hollande que je t'ai réservé de Méditerranée.

Amitié à toi et aux tiens.

Panait Istrati.

24

Jean-Marie Domenach se souvient de son professeur en khâgne : Jean Guéhenno, qui vient de disparaître à 88 ans.

guéhenno : socrate au 20^e siècle

Mon maître

par Jean-Marie Domenach

"No novels"
"Littérature"
n° 2653
du 28/9/78

« Mes frères barbares, je suis là
au milieu de mes livres; mieux
vaudrait être au milieu de vous. »
(Caliban parle).

JE les ai devant moi tous ces livres, un rayon de bibliothèque depuis le premier. *L'Evangile éternel*, le plus médité, le plus profond, jusqu'au dernier, *Dernière lumière, dernier plaisir*, le moins éloquent mais à mon goût le plus beau, en passant par le fameux *Caliban parle*, dont nous sommes quelques-uns à encore pouvoir réciter des paragraphes. Le livre était pour lui l'objet d'une vénération qu'il communiquait à ses disciples. Marcel Mermoz, l'ouvrier libertaire, et moi, nous lui devons ce même amour. Mermoz a chez lui 12.000 livres et s'il vient d'en écrire un à son tour, ou plutôt de le parler, c'est parce que Guéhenno, qu'il avait rencontré alors qu'il dirigeait la revue « Europe » et que Mermoz était mitron, lui avait dit il y a deux ans : « Mermoz, il faut raconter votre vie ». Et voilà comment nous avons ensemble fait un livre (1) et l'avons dédié à notre maître commun, qui en fut heureux.

Un hasard atroce, a fait que mon dernier livre, *Ce que je crois* (2), soit parvenu chez lui le jour de sa mort. J'aurais tant voulu qu'il le lise, comme il le fit trente-huit ans, lorsque je lui remettais en tremblant ma copie. Car la guerre en déplaçant les khagnes, avait amené Guéhenno de Paris à Clermont-Ferrand ou s'était repliée la khagne de Lyon. Ce fut une explosion comme on en connaît à dix-huit ans. Les khagneux qui eurent Guéhenno comme professeur savent quel homme vient de disparaître. Le plus grand et le plus beau de la littérature française nous tombait dessus en avalanche dans les cours qui commençaient en psychodrame et qui s'achevaient souvent en drame ou en fête. C'était la grande fanfare hugolienne qu'il déchainait de sa voix haletante :

« Et les vieux bataillons qui passaient dans les villes avec un drapeau mutilé. »

Un silence. « C'est beau, ça, Messieurs ». Mais le plus beau nous venait avec Montaigne, Montesquieu, Diderot et surtout avec la bagarre de Voltaire contre Pascal : « Mon grand homme est devenu fou ».

Nous lui avions monté un petit khagnular. La khagne de Lyon avait ses rites sur lesquels veillait un « curé » élu chaque année. Ledit curé se trouvait être un anti-clérical affirmé, ce qui rendait plus divertissantes les « allusions dorsales » (3) que nous lui prodiguions généreusement chaque fois que le professeur évoquait un sujet religieux. Guéhenno s'y trompa et concentra sa véhémence sur ce malheureux : *Vous lisez Pascal, Monsieur, et le monde vous regarde choisir vos cravates !*.

Le faux curé, tout rouge, cachait sa cravate et la khagne frémissait. Round après round, c'était le match interrompu des grands humanistes contre les dévôts, des encyclopédistes contre les tyrans, et puis la musique amoureuse de Vigny et de Lamartine. Après ça, je n'ai jamais pu vomir sur les humanités.

Je lui faisais de bonnes dissertations. Mais un jour qu'il nous prenait à parti pour notre médiocre écriture, il nous dit : « Vous devriez tous tenir votre journal, même vous, Domenach ». Le lendemain, j'achetais un cahier et je commençais d'écrire. Je ne me suis plus arrêté. Ainsi étaient nos maîtres. Ainsi les écoutes-nous.

Pendant huit mois, je me suis offert, extasié, à ce bombardement, prenant dans une sténo bâclée les cours de Guéhenno. L'année scolaire s'achevait au moment où les troupes allemandes envahissaient la France, ce fut alors par dessus nos têtes une extraordinaire empoignade entre le professeur de philosophie qui était partisan d'un pacifisme à la Giono et Guéhenno qui nous prêchait la défense nationale. La plupart d'entre nous ont suivi Guéhenno.

C'était un intellectuel d'une autre trempe que ce qu'on fabrique aujourd'hui. Un fantassin, comme Péguy, qui marchait, disait-il, du même pas que sa troupe et qui ne prétendait pas déterminer la vérité mais la chercher. Je sortais

d'un collège de Jésuites. On imagine le choc. Et pourtant, il ne m'a pas arraché à ma foi, il m'a aidé à mieux la comprendre. J'ai essayé d'apprendre de lui la ferveur qui mène l'action au langage, la jubilation de la liberté, et surtout la fidélité aux pauvres et aux opprimés, ces vertus qui manquent tant aujourd'hui à une gauche dont il fut, de son premier à son dernier jour, le combattant et le prophète.

J.-M. D.

(1) Marcel Mermoz : « L'autogestion, c'est pas de la tarte » (Seuil).

(2) Grasset.

(3) Il était courant dans certaines khagnes de frapper dans le dos du maître des que celui-ci faisait référence à Dieu et à la religion.

PANAÏ ISTRATI, L'HOMME ET L'OEUVRE

par A.M. de Jong (*)

Fragments d'une évocation datée : Paris, le 15 décembre 1935, et restée inédite



... Pour moi, Istrati n'a pas été exclusivement le grand artiste, dont on parle avec un enthousiasme purement intellectuel. Pour moi, il est en même temps devenu un ami intime, avec qui j'ai vécu des journées passionnantes et inoubliables, mais aussi des heures noires, pleines de misère morale, regorgeant d'amertume et de discussions tumultueuses... Istrati était un phénomène qu'on devait accepter tel qu'il était, avec toute sa grandeur, avec toutes ses fautes ; ces erreurs n'étaient peut-être que les défauts de ses qualités. Et ça, comme disait un ami qui l'a connu comme presque aucun autre au monde, ça pourrait être un spectacle à faire dresser les cheveux sur la tête !

(...) Il y a des êtres nés avec une âme et un esprit qui, jamais et nulle part, ne leur permettent le repos. Ils ont dans le sang, la nostalgie du lointain. On pourrait les comparer au petit garçon qui veut aller voir ce qui se passe à l'horizon, bien qu'il existe en apparence, n'est qu'une chimère, s'éloignant avec la même vitesse qu'on emploie à l'approcher.

Istrati fut un chercheur d'horizon.

(...) Le démon de la curiosité inassouissable le chassait toujours plus loin. La ne fut plus séduisante que la douce tiédeur de la maison maternelle. Les routes de la terre lui promettaient chaque jour une nouvelle surprise ; à chaque carrefour semblait l'attendre le grand bonheur, la réalisation du rêve immense qui l'exaspérait par son inimaginable tension.

Quel rêve ? le savait-il lui-même ? Nul n'a jamais su quel fut, au fond, le rêve poursuivi par les grands vagabonds, les grands conquérants, les grands aventuriers (...) Istrati croyait qu'il était à la recherche de l'amitié, de l'amour, de l'intelligence, de la liberté, de la justice, de la beauté des grands sentiments. Eh bien, il a trouvé des amis passionnés, il a aimé et il a été aimé par des femmes exquis, il a rencontré des intelligences rares, il a vu la beauté sous bien des formes, il est resté émerveillé devant des sentiments d'une grandeur indicible. Et toujours, après les avoir goûté quelques jours, quelques semaines, quelques mois, tout au plus il a quitté amis, maîtresses, paysages, adorations. Parfois il est vrai, il les a quittés en pleurant, même en maudissant son diable de sort, l'infidélité de sa nature, son âme miséreuse de Juif-errant... il devait repartir. Quelque part, là-bas à l'horizon, la voix de son destin l'appelait impérieusement ; il fallait obéir.

(...) Celui qui ne connaît, ni ne comprend, les nostalgies du lointain s'étonnera infiniment d'une vie comme celle d'Istrati. Quoi ? Rester pendant des années, toute une vie dans les mêmes conditions, dans la même ville, entre les mêmes êtres, plongé dans le même travail ? Malheur extrême !

Istrati erre dans le monde, goûte à tous les fruits de la vie, boit à toutes les sources où il croit trouver l'eau miraculeuse qui rajeunit et qui donne la sagesse et le bonheur. Parfois il s'aperçoit trop tard, qu'il a mordu dans un fruit de belle apparence, mais pourri à l'intérieur, qu'il a bu à une source boueuse ou même empoisonnée. Qu'importe ! demain il trouvera mieux ! demain ou après-demain, ou dans un mois. La vie est longue, la terre est immense !



Cette compréhension de la vie, du bonheur, des possibilités de l'âme humaine a fait de Panaï Istrati un homme qui certes a beaucoup souffert, mais qui ne s'est jamais senti vraiment malheureux, car même sous les coups d'épée de la souffrance, il restait conscient de cette chose suprême, je vibre, donc je suis vivant ! (...) Il n'en joui comme peut-être personne, il en a été frappé douloureusement, mais il lui a humblement pardonné, car elle embaumait les plaies au parfum de ses moments délicieux, inondant l'âme d'une facilité surhumaine. Et cette grâce à cette compréhension de la vie que Panaï Istrati est devenu le grand artiste, que nous admirons et qui a étonné même un Romain Rolland, expert pourtant en phénomènes psychologiques et possibilités littéraires.

(...) C'était après notre première rencontre en Hollande. Nous avons vécu ensemble quelques jours dans ma maison (1) et Amsterdam. Je n'avais pas encore pu approfondir la détermination de son caractère. Mais en lisant ses nouvelles, je souris (2). Non que je doutasse de sa sincérité, il était aussi sincère que Don Quichotte, en ses moments les plus solennels. Mais, je ne savais pas tout de sa nature, je savais assez pour entrevoir l'impossibilité parfaite d'un Istrati se soumettant à un système dictatorial, qui exige et doit exiger une obéissance absolue de tout individu, vivant sous sa puissance et Istrati, lui, n'obéissait jamais qu'à la voix impérieuse de son destin de vagabond, chercheur d'hommes. Au moment, où il trouverait un homme de valeur, digne de son amitié passionnée et où il verrait cet homme souffrant d'une injustice issue du système soviétique, ce serait fait de l'amour fervent d'Istrati pour la Mère Russie. Et toute la stratégie subtile des dirigeants de l'empire immense de l'U.R.S.S. ne suffisait pas à l'empêcher, un jour ou l'autre, de découvrir qu'il y avait en Russie de pauvres opprimés, victimes de la bassesse humaine et non protégés par l'autorité. (3) Toute autorité lui devenait inadmissible, du moment qu'elle commettait une injustice, sautant aux yeux de celui qui n'accepte pas d'accommodement en la matière. Car même s'il y a des accommodements avec le bon Dieu, avec un Istrati en révolte ils sont impossibles. Ce que j'avais prévu est arrivé.



La fameuse Affaire Roussakov l'a brouillé avec la Russie Soviétique. Il est intervenu énergiquement et avec fureur pour son ami Victor Serge et pour son beau père-père, le vieux révolutionnaire Roussakov, menacés d'une condamnation à mort pour des crimes sociaux qu'ils n'avaient pas commis (...) Il est revenu en Occident, profondément déçu, brisé de fatigue morale, courbé sous le poids de cette terrible déception, la plus accablante de son existence. Mais non pas vaincu.

Comme Don Quichotte il a cru pouvoir lutter seul contre l'injustice des puissants de ce monde. Il voulait lutter pour un communisme pur, apportant d'un seul coup la liberté et le bonheur à l'humanité (...) Les communistes le repoussaient comme traître de la cause sainte, vendu à la bourgeoisie, agent du capitalisme. Les ennemis du système Soviétique haussaient les épaules, pour eux, cet Istrati restait un suspect, un bolchévique quand même.

Il a voulu faire jaillir la vérité sur les défauts de la Russie Soviétique et attaquer les coupables. Il n'a fait du tort qu'à lui-même...



(...) Ce que Panaït a cherché à travers tant d'années de vagabondage, dans tant de pays, c'était l'homme répondant à son idéal. Et quand il l'avait trouvé, ou croyait l'avoir trouvé, il n'avait plus de repos jusqu'à ce qu'il le connut tout à fait (...) C'est de tout cela qu'il parle dans ses livres. Il ne parle que des hommes, qu'il a rencontrés et qu'il a aimés ou détestés, de leur vie, de leurs luttes, de leurs victoires, de leurs défaites sous les coups du destin (...) Et si vous voulez savoir quelle espèce d'homme il visait pour ses buts, c'est-à-dire pour sa vie, vous pouvez l'entendre de sa propre bouche. Il le fait dire par Sotiz (4) (...) Voici l'homme selon l'idéal de Panaït Istrati. Le grand désintéressé, indifférent envers les choses purement matérielles, cherchées pour le profit.

Le grand aventurier dans les domaines du sentiment, l'homme chassant au sublime tous les jours de son existence et prêt à payer de son sang, de la vie plutôt que de le manquer, que de se contenter du médiocre. Non seulement il cherchait cet homme, il voulait aussi l'être.

Il l'a été dans l'heure brûlante de la création, lorsqu'il jetait son enthousiasme, sa ferveur, la nostalgie la plus profonde de son âme à tous les vents.



(...) L'œuvre de Panaït Istrati est là pour prouver la possibilité d'écrire des livres loués et estimés par les gens du métier comme de vraies œuvres d'art et pouvant en même temps être lus et passionnément admirés par la grande masse du public. Et cela en dépit du fait que cette littérature est presque un péché mortel contre toutes les théories artistiques, en vogue aux jours où elle fut écrite. Encore et encore, nous répétons, c'est naturel. Parce que ces livres débordent de la vie la plus puissante, qu'on puisse s'imaginer : la vie populaire. Mais vue par un visionnaire, recréé par un magicien, moulée dans une forme enchanteresse, avec l'art inexplicable d'un artiste-maître, qui heureusement ne savait rien du métier et croyait justement

qu'il suffisait de raconter dans un élan d'émotion ce qu'il avait vécu, pensé et rêvé. Car ce style, qui vraiment est un miracle de souplesse, de force et de coloris, ne fut nullement le résultat d'un travail intellectuel, d'un calcul conscient, d'un métier appris. C'était l'âme et la nature d'Istrati (...) Là était son art : l'art du conteur populaire. Le conteur fantastique, qui commence un récit sans savoir où elle l'amènera.

(...) Il ne connaissait des «Contes des Mille et une Nuits» que ce que connaissent tous les enfants : «Ali-Baba et les 40 brigands», «la lampe magique d'Alladin», des fragments de «Simbad le marin». Je souris et je lui donnai le premier volume de la traduction du mardrus, qui en a seize (5).



Sans trop de confiance, il commence à lire. Quelle surprise ! Ce fut pour lui une révélation. Il cria de joie, d'admiration, il restait ébahi devant les chants dédiés à l'amitié ; à l'amour, aux délices de la vie de vagabond, devant la description de la nature, les explosions de toutes les passions (...) Il ne pouvait pas se rassasier de cette lecture. Il voulait posséder cette œuvre immense et incomparable pour s'y perdre comme dans un océan, qui leur serait familier comme sa maison maternelle. Puis je deviens songeur : Nom d'une pipe ! C'est vraiment moi, tout entier ! Comment diable est-ce possible ? Décidément, il doit s'être faufilé quelques Arabes, parmi mes ancêtres ! Puis, sa figure se fit mécontente, tourmentée : «Ah, voilà le malheur quand on n'a aucune érudition... J'ai vécu presque 50 ans, sans connaître cette beauté amie et miraculeuse où repose la meilleure partie de moi-même !» Mais vite l'enthousiasme le reprit et il retourna à sa lecture, heureux comme un gosse, à qui on a donné un cadeau magnifique.

Un gosse, oui, il le fut aussi. Cet homme étonnant avait des élans de gosse des besoins d'être dorloté comme un enfant gâté et malade... Un gosse aussi par sa naïveté dans certaines occasions. Un gamin dans ses forces joyeuses, dont lui-même pouvait rire jusqu'aux larmes. Un enfant dans la pratique de ses théories d'homme qui veut vivre vingt-quatre heures par jour, c'est-à-dire changer tout le temps d'attitude, de volonté, d'humeur, d'amis et de passions.



(...) Je lui dois les heures flamboyantes et à tout jamais inoubliables, d'une fraternité à laquelle nous avons sincèrement crû, tous les deux... Je lui dois des semaines de vagabondages joyeux débordant d'enthousiasme, rempli d'un bonheur difficile à s'imaginer. Je lui dois la connaissance de quelques hommes d'une rare valeur humaine.

(...) Qu'a-t-il été ce Panaït Istrati, tant glorifié et tant maudit ?

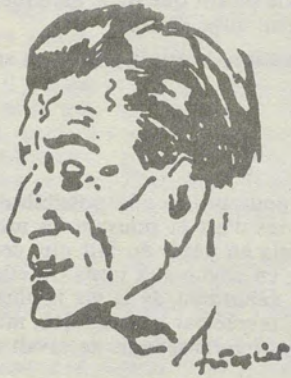
Un vagabond le long des routes de la terre. Un vagabond également dans les domaines de l'esprit. Un visionnaire plus qu'un artiste, dans le sens conventionnel du mot ; un révolté plus qu'un révolutionnaire. Une apparition fascinante, mais plutôt comparable à un météore qui a une étoile fixe. Cette vie furieuse s'est frayé son chemin à travers le temps, non comme l'un de ces fleuves lisses de nos plaines paisibles, mais comme un torrent de la montagne, beau et terrifiant, écrasant et courroucé, se précipitant dans des rochers invisibles et hurlant de douleur ou de triomphe. S'il est vrai que chaque homme a son démon à lui, Istrati doit avoir vécu entouré de toute une bande de démons qui faisait de sa vie une âpre lutte contre l'absurde. Cette lutte lui a valu beaucoup de douleurs et de misères. Cette même lutte nous a valu toute la beauté troublante de ses récits sauvages et héroïques.

Une humanité grande et véhémence, avec beaucoup de faiblesse et de grands défauts, dont personne peut-être n'a souffert plus cruellement que lui-même. Un vagabond génial, une flamme errante, un exilé parmi les hommes. Et, avec tous ses défauts et ses torts, un homme qu'on était forcé d'aimer, d'une amitié presque inderacinable.

C'est ainsi que je veux le garder dans ma mémoire.

A.M. JONG

(textes choisis, confrontés avec l'original et annotés par Alexandre TALEX).



NOTES

x) A.M. de Jong (1888 - 1943), écrivain hollandais, très connu et dont l'œuvre la plus célèbre est *Merijnite Gijzen*. Anti-fasciste acharné, il a combattu la peste brune dans des nombreux articles parus dans la revue «*Notenkraker*».

A.M. de Jong a été l'un des derniers amis de Panaït Istrati. Leur amitié commence en 1926, quand la maison d'éditions «*Kosmos*» choisit de Jong pour traduire l'œuvre de Panaït Istrati «*J'avais entendu de cette œuvre - se confie de Jong, dans un article paru dans «Notenkraker», - mais je ne la connaissais pas... Mais quand je me mis à lire, tous mes scrupules s'évanouirent (...)* je découvris un homme ! Non pas un homme de lettres professionnel, mais un homme passionné. La traduction fut un plaisir (...) J'entrai en correspondance avec Istrati pour lui demander des éclaircissements au sujet des expressions dont je n'étais pas sûr de comprendre le sens précis».

Ainsi est née cette amitié dont 60 lettres d'Istrati (trouvées au Musée littéraire de la Haye) marque son intensité, ses profondeurs. Panaït l'appelle dans ses lettres : «*Cosma hollandais*» ou «*taureau hollandais*» ou «*Mon frère Adrien*». Il accompagne Panaït dans son voyage avec péripéties vers l'Égypte (1930) et en 1932 il vient en Roumanie, pour revoir Panaït Istrati gravement malade.

Toutes les lettres de Panaït Istrati se trouvent en photocopies aux Centres de Documentations de Nice et de Paris, offertes amicalement par Mels A.M. de Jong, que nous remercions publiquement.

Nous recommandons à nos amis la belle évocation de Monique Jutrin-Klenner : Panaït Istrati et A.M. de Jong, passe dans la revue «*Synthèse*», Bruxelles, juillet-août 1970.

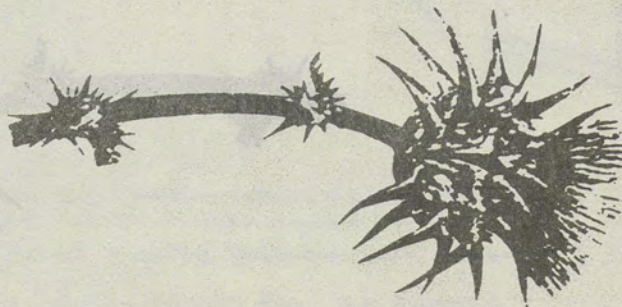
- 1) à Nieuw Borgvliet et à Bilthoven la première rencontre a eu lieu en août 1927
- 2) Il est question de «*Vers l'autre flamme*», le livre de Panaït Istrati sur ses 16 mois passés en Union Soviétique.
- 3) l'Affaire Roussakov, considérée par Istrati comme «*l'un des milliers d'abcès dont se meurt la Révolution*».
- 4) Voir Panaït Istrati : œuvres, Editions Gallimard, tome II, pp. 482 - 502.
- 5) L'épisode s'est passé pendant la visite d'Istrati à Belthoven, près d'Utrecht.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR
«LES CHARDONS DU BARAGAN»

— A l'occasion d'une adaptation pour «France-Culture» —
par Stéphane FRONTES

... Sans doute y eut-il, au départ, le simple désir de rappeler à l'attention de nos contemporains qu'un grand écrivain, autodidacte de surcroît, se trouve là, en souffrance, dans une sorte de purgatoire immérité, mais point étonnant de la part d'une société gavée et paresseuse, manichéenne et sottement individualiste (je veux dire non pour créer mais dans ses rapports à l'humain, à la nature et à la métaphysique) et qui nous apparaît trop souvent sombrant dans le cynisme et, à certains égards, la honte. Sans doute ai-je éprouvé la tentation de plaquer sur cette belle œuvre un certain nombre d'étiquettes, de la circonscrire entre d'étroites frontières idéologiques et éthiques : révolte paysanne avortée, regard sur l'enfance à la fois émerveillé et lucide (cette enfance qui a aussi son égoïsme, sa folie, et qui ne découvre le don des larmes que face à son propre malheur), lyrisme imprécateur et poétique se mesurant à une création aveugle et terriblement indifférente ...

Mais en fait, «Les Chardons de Baragan» m'était apparu, dès les premières pages, comme un refus de tout dogmatisme simplificateur ; ces paysans, ces misérables, ne s'acharnent-ils pas sur plus faible qu'eux (le doux personnage de Marine tourné par eux en dérision !) ? Ils battent leurs femmes, exploitent leurs propres enfants, sombrent dans la déchéance et l'alcoolisme et finissent par dévoyer leur légitime et sainte révolte dans une violence stérile, aveugle et sans frein qui ne laisse aucun espoir, de longtemps, pour une action et une solution meilleures et n'aboutit qu'à leur propre destruction. Et précisément, il apparaît ici qu'il n'est nul besoin, pour prendre en pitié ou aimer, que l'objet de cette pitié ou de cet amour recèle un trésor de pureté et de bonté à sauvegarder ; la nature humaine y est à l'image de la Création : débarrassée de ses clichés éthiques et esthétiques, la voici dans toute sa misère et sa richesse ; avec ses appétits, ses caprices, ses contradictions, ses fumées, mais aussi porteuse d'un germe infime et grandiose qui peut assurer sa rédemption pour peu qu'on ne s'acharne pas à le détruire.

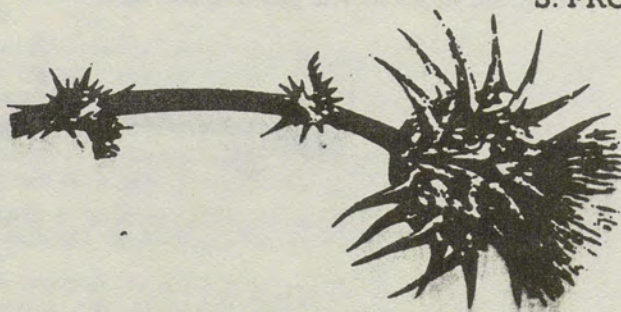


En lisant ce roman de Panaït Istrati, on pense, me semble-t-il, au Dostoïewski des «Souvenirs de la Maison des Morts», à la différence près qu'Istrati ne prend pas en compte la question, profondément ancrée dans les sources religieuses, de savoir si, à défaut d'un Consolateur, tout peut être permis à la créature abandonnée. Au contraire de l'auteur de «Crime et Châtiment», tout en assumant et en reconnaissant les perspectives d'une douloureuse et complexe réalité, le danubien ne veut pas franchir cette frontière au-delà de laquelle l'espèce humaine, ayant abdiqué toute dignité et responsabilité, ne saurait rencontrer que désespoir, bestialité et destruction. Et alors que le dualisme de l'écrivain russe n'en a qu'au sauvage affrontement du Bien et du Mal (la nature de celui-ci apparaît parfois ambiguë) à l'issue duquel chute et régénération se présentent sous un éclairage mystique quelque peu irréel, la pensée de Panaït Istrati se tient constamment au plus serré de la louvoyante vérité des êtres ; elle godille dans ce marécage de l'humanité, notant, ici et là, quelques fragiles clartés au-dessus desquelles elle tient courageusement la tremblante épée de Justice.

Je ne noterai que pour mémoire un autre aspect de l'œuvre de Panaït Istrati (ce disant je pense aussi à «Oncle Anghel») : à savoir l'idée que l'on peut se faire de la nature humaine et de ses aspirations une fois satisfaite l'exigence des viscères. Les premières pages, magnifiques, des «Chardons» nous font pénétrer d'emblée dans cet univers où l'Esprit questionne la Matière : «La terre n'a pas été donnée à l'homme rien que pour nourrir son ventre ...». Or, c'est à travers une telle affirmation que s'éclaire la rébellion de l'écrivain et de l'homme à l'égard, non d'une doctrine humanitaire qu'il a faite sienne irrévocablement, mais de la manière dont s'est étiolée et même avilie cette doctrine, face à l'exercice du Pouvoir, en limitant les grandes tâches d'humanisation au niveau des besoins élémentaires, en ignorant, délibérément ou non, certaines aspirations de l'Esprit.

Voilà les quelques réflexions que m'a inspirées un ouvrage que j'ai proposé d'enthousiasme à l'attention et à l'émotion des auditeurs de France-Culture. Mais sans doute est-ce là peu de choses en égard à sa grandeur.

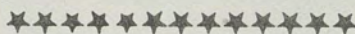
S. FRONTES



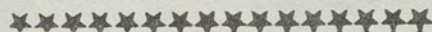
POUR MIEUX CONNAITRE ISTRATI

LISEZ.....

Monique
Jutrin-Klener



Panaït Istrati
un chardon déraciné
écrivain français, conteur roumain



Ouvrage publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique

FRANÇOIS MASPERO
1, place Paul-Painlevé, 5^e
PARIS

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI
42, rue du Dr Santy
26000 Valence. Tél. 43.29.92
FRANCO 25'



**LES CAHIERS
DES AMIS DE PANAIT ISTRATI**

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM

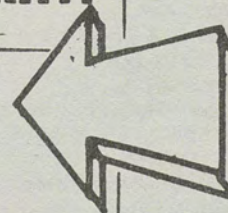
PRÉNOM

PROFESSION

ADRESSE

Abonnement annuel 25 F 4 NUMEROS

Joindre le titre de paiement ou bulletin d'abonnement, virement postal ou chèque bancaire 45 La Source 30122 94



NOTE - Les n° 1 à 18 (ancienne série) sont disponibles (en photocopie) à 10 F l'exemplaire

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI
42, rue du Dr-Santy
26000 Valence Tél. 43.29.92

C.C.P. 30 122 94. LA SOURCE

Les Amis de **PANAÏT ISTRATI**

(Association 1901 sans but lucratif)

Buts : L'association des "Amis de Panaït Istrati", créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un "Centre de documentation Panaït Istrati" tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le "Centre de documentation Panaït Istrati" se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7, avenue Franco-Russe, Paris (75007). Un 2^e Centre de documentation est prévu à l'Université de Nice.



COMITÉ D'HONNEUR

- Président : **Joseph KESSEL**, de l'Académie Française
- Mmes **Margaretta ISTRATI**, veuve de l'écrivain, Bucarest
Eléna KAZANTZAKI, écrivain, Genève
Monique JUTRIN-KLENER, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv
- Frédérique LEFEVRE**
- MM **Henri COLPI**, cinéaste metteur en scène du film Codine
Marcel BARBU, fondateur des « Communautés de Travail »
Benigno CACERES, Président de « Peuple et Culture »
Henri DESROCHES, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes et de l'Institut Coopératif
- Jean Marie DOMENACH**, écrivain
Docteur AL OPREA, écrivain, directeur de la revue « MANUSCRIPTUM » Bucarest
Mme Gabriel PINTEA DONNARES, écrivain
M.A. DE JONC, journaliste
- MM **Georges FRIEDMANN**, sociologue, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes †
- Julian GORKIN**, écrivain
Jean GUEHENNO, de l'Académie Française
Jean GUENOT, professeur à l'Université Charles V
Léo HAMON, professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne
Michel HAMLET, journaliste
Armand LANOUX, de l'Académie Goncourt
Yves RÉGIS, président des Coopératives Ouvrières de Production †
Jean STANESCO, co-fondateur des « Amis de Panaït Istrati » †
Alexandre TALEX, journaliste, Bucarest
Edgar MORIN, sociologue
Adamantios D. PAPADIMAS, écrivain, directeur du « Bulletin Littéraire » - Athènes (Grèce)
Georges GODEBERT, Producteur d'émission à « France Culture »



Comité d'Action

Marcel MERMOZ
Louis RABEL, sculpteur
Christian GOLFETTO, professeur
Marcel BARBU
Gilles MERMOZ
Mme Sarah SAFIR LICHNEWSKY
Michel PASQUIER, agent commercial
Marcel BOULANGER, artiste peintre
Jean HORNIERE, professeur

Conseil d'Administration

Marcel BARBU **Guy LEMONNIER** **Gilles MERMOZ**
Marcel MERMOZ **SAFIR-LICHNEWSKY** **Jean HORNIERE**

Membres Correspondants

- Mmes **JUTRIN KLENER**, professeur - Israël
Mogha WASSEF, Archéologue - Egypte
Marie COGALNICEANU, Professeur - Roumanie
Cornelia TOMESCU, Professeur - Roumanie
- MM **Alexandre TALEX**, journaliste - Roumanie



Directeur de la publication

Marcel MERMOZ
Cité Horlogère
42, rue du Dr-Santy
26000 Valence Tel 43 79 92

Commission Paritaire : N° 58454